

**Contes et légendes de notre Pays de Joux – 20 – Pour l'entendre sonner,
de Julie Meylan¹ (Gazette de Lausanne du 6 juillet 1913)**

Bien installés dans leur maison, au bord du lac poissonneux, à l'abri des vents du nord, loin des grandes routes infestées par truands et autres coquins, les pères blancs, heureux comme rats dans un fromage, n'avaient pas grand'chose à envier. Leur avoué, messire comte Ebal, faisait, à chaque instant, des donations superbes et le trésor s'enrichissait d'une manière vraiment miraculeuse. Messes et prébendes pleuvaient à plaisir et Monseigneur l'abbé n'imaginait pas que l'on pût avoir une situation meilleure dans le ciel auprès du bon saint Pierre.

Les serfs et les vilains du pays apportaient régulièrement boisseaux de grains et chapons dodus ; chaque jeudi, le tenancier de la pêcherie apportait les neuf brochets et les douze truites argentées de sa redevance ; les chenevières donnaient le fil pour les toiles de la lingerie et sous les doigts habiles du père Athanase, la laine des moutons blancs se transformait en bonne serge de soutane. Réglé comme une pendule, le couvent vivait une existence paisible, exempte de préoccupations ou d'alarmes.

Trois fois l'an, les frères du prieuré « d'en bas les monts » venaient déposer les produits de la plaine : poulets, vin et blé. Alors on faisait bombance et, pour se mortifier, il fallait jeûner le lundi et le vendredi de la semaine suivante une fois de plus qu'à l'ordinaire.

- C'est là péché véniel, assurait le bon saint Antoine, lui-même cédant à la tentation. D'ailleurs n'est-il pas juste et convenable de fêter un peu deux pauvres pères isolés toute l'année loin de l'église abbatiale? Le père de l'enfant prodigue a bien tué le veau gras.

- Ta!ta!ta! faisait alors le père Ambroise qui était pour lors le plus vieux et le plus âgé de la confrérie. Je n'aime pas ces excuses ; les péchés de la chair sont condamnables et si cela ne change, je prévois les châtements divins sur notre maison !

Mais comme le vieillard avait sur beaucoup de sujets des idées étranges, on l'écoutait avec déférence, quitte à sourire aussitôt qu'il tournait le dos.

Pourtant l'idylle ne pouvait durer toujours et les sombres prophéties du vieux père Ambroise paraissaient moins invraisemblables. Des bruits sinistres franchissaient les limites de l'étroite vallée et parvenaient jusqu'au couvent. Un soir, le frère clavendier ouvrit la porte à un pauvre homme tout ensanglanté et pitoyable. Une fois pansé et réchauffé, il raconta au parloir que le diable se

¹ Sur la cloche d'argent, on a pu lire dans « Légendes du Jura vaudois », extrait relatif à la Vallée (Folklore suisse No 3/4, Bâle, 1911) :

La cloche du Lac de Joux.

A l'Abbaye, les moines qui durent fuir à la proclamation de la Réforme, avaient traversé le lac en emportant quelques vases précieux et la petite cloche d'argent du clocher. Une manoeuvre imprudente fit pencher le bateau trop chargé. La cloche tomba et les vagues se refermèrent sur elle. On ne l'a pas retrouvée. Mais aujourd'hui encore, on entend quelques fois, très doucement, le son argentin qui monte du fond des eaux.

promenait dans le pays et que l'antéchrist venait de paraître. Comme Monseigneur l'abbé souriait, incrédule, l'étranger reprit le plus sérieusement du monde :

- Priez Dieu pour qu'il vous préserve de rencontre jamais Martin Luther.

Un autre jour, l'avoué arriva couvert de poussière. Pour avoir quitté son château paisible et galopé huit grandes lieues à travers la forêt, il fallait une cause grave.

- Qu'est-ce qui vous amène, messire Ebal ? demanda l'abbé.

Alors, essuyant son front couvert de sueur, le noble comte avait murmuré :

- On a proclamé la Réforme ; le monde est bouleversé ; toutes les églises sont saccagées et les couvents forcés. Fuyez, mes frères, fuyez !

Puis, tournant bride, il disparut.

Consternés, les pauvres pères blancs ne savaient que dire ni que faire ; rassemblés en chapitre dans l'église, ils essayaient de se consulter. Mais la nouvelle était si imprévue et si terrifiante, que personne ne savait émettre la moindre opinion un peu convenable.

- Moi je reste à mes écritures, déclara frère Jacques, l'enlumineur de parchemins.

- Et moi à mon étable, ajouta frère Pancrase, le bouvier.

Sur ce tous deux quittèrent le chapitre. Cela n'éclaircissait pas beaucoup la situation et, comme il se faisait tard, Monseigneur l'abbé décida que l'on attendrait au lendemain pour prendre une résolution.

- Si vous ne dormez pas, dit-il, réfléchissez, récitez des *Pater* et que Dieu vous garde !

Cette nuit-là, on ne ferma guère les yeux au couvent ; la paix des jours anciens s'était évanouie. Quand l'aurore parut, les bons Pères se retrouvèrent avec les traits tirés au chapitre, convoqué à nouveau dans l'église.

- Qu'avez-vous décidé, demanda Monseigneur.

Alors presque tous déclarèrent qu'il fallait attendre encore et que Dieu ne pouvait permettre de telles iniquités. A ce moment, la cloche de la porte d'entrée sonna et le clavendier se hâta d'aller ouvrir. Les deux frères « d'en bas les monts » étaient là, essouffés et tout rouges, parce qu'ils avaient marché trop vite ; leurs soutanes relevées étaient mouillées de rosée matinale et, dans les bras, ils tenaient les ciboires et la croix dorée de leur prieuré.

- Seigneur ! dit le clavendier, que signifie ? ...

Mais il n'eut pas le temps d'achever. Les deux voyageurs s'étaient précipités dans la maison et criaient de toutes leurs forces :

- Fuyons ; fuyons ! la Réforme est partout ! Vite, traversons le lac et gagnons la France !

Alors, durant quelques minutes, ce fut un désordre indescriptible. Les pauvres pères couraient dans les corridors et rassemblaient tous les objets précieux qu'il fallait emporter. Parchemins et missels, croix et reliquaires s'entassaient pêle-

mêle dans une grande corbeille que deux des plus jeunes frères s'apprêtaient à déposer dans l'un des quatre grands bateaux amarrés au mur du cimetière.

- Fuyons, fuyons ! répétaient, affolés, ceux « d'en bas les monts ». Alors, tandis que la confrérie s'installait tant bien que mal sur les barques, on vit accourir le vieux père Ambroise avec la petite cloche d'argent que l'on sonnait une fois l'an, le matin de Pâques.

- Ah ! bon père ! cria Monseigneur, laissez cela, il n'y a plus de place.

Mais le vieillard s'obstinait et ne voulait pas laisser sa cloche sur la rive. A grand-peine on parvint à le hisser avec son précieux fardeau. Il était temps ; la troupe hurlante des hérétiques descendait par le chemin de la montagne. A la vue des bateaux qui s'éloignaient, ils poussèrent des cris de rage et quelques-uns, épaulant de lourds mousquets, firent feu. Les balles ricochèrent dans l'eau ; l'une passa si près de Monseigneur, qu'il dut se pencher vivement pour éviter le projectile. Malheureusement le bateau, trop chargé, ne pouvait sans risques supporter ce mouvement ; la cloche d'argent, qui était juchée sur le bord, perdit l'équilibre et tomba dans l'eau. En s'enfonçant on entendit un son léger et cristallin ; la plainte funèbre, sans doute, de la pauvre cloche engloutie.

- Arrêtez ! Arrêtez ! cria le père Ambroise.

Mais comme le temps pressait, on ne l'écouta pas. A force de rames, on s'éloignait du vieux couvent paisible où l'on pouvait voir la flamme de l'incendie lécher déjà les toits en bardeaux. Personne ne disait mot ; chacun avait hâte d'arriver sur l'autre rive, à la frontière. Une fois débarqués, tous respirèrent de soulagement et Monseigneur dit :

- Nous sommes en France ; que Dieu soit loué !²

Immobile à sa place, le père Ambroise paraissait étranger à ce qui l'entourait.

- Il dort, dit quelqu'un ; la fatigue du voyage et les émotions l'ont épuisé. Transportons-le tout doucement !

Mais, quand on voulu le prendre, la tête retomba sur l'épaule et les mains froides demeurèrent inerte. Le père Ambroise était mort.

Alors, venant du lac, on entendit une sonnerie infiniment douce et harmonieuse.

- La cloche d'argent, murmura Monseigneur ; elle sonne le glas !

Sur la bouche du mort flottait un sourire et ses yeux, à moitié ouverts, regardaient le ciel où montait une alouette.

Dès lors la cloche d'argent repose sous les eaux vertes du lac de montagne ; seulement de temps à autre, elle sonne encore. Pour l'entendre, il faut avoir le coeur d'un saint et les oreilles d'un poète.

Mme H. Gailloud

² On aura compris depuis quelques lignes, et même depuis le début de ce récit, que son auteur prend toutes libertés avec l'histoire et la situation géographique du couvent de l'abbaye Sainte-Madeleine du Lac !